



## Alger, un jour d'avril 41 : la Résistance spirituelle

Par le Professeur Albert Bensoussan

Claudy est mon neveu que Juju, sa mère, amena chez nous, à Alger, un jour d'avril 41, en parcourant la France occupée : le gosse contre son sein, elle debout dans le convoi des fuyards, Paris-Lyon/Marseille-St-Charles. Puis là le rafiau jusqu'à celle qui deviendrait capitale de la France Libre. Et voilà que, dans ce train de la liberté, un officier allemand, probable Waffens-SS, se lève en voyant la *schöne* jeune et belle maman – l'épouse de mon frère Simon avait encore vingt ans – pour galamment lui offrir, *bitte*, sa place. Sans savoir, par chance, que cette jolie femme aux boucles claires, aux grands yeux noirs, était une Juive sans étoile, et l'enfant dans ses bras bel et bien circoncis. Il avait quatre mois, ce bébé qui fut sauvé par sa mère. Claudy resta à Alger avec nous jusqu'à la fin de sa petite enfance. Puis de retour à Paris, libéré par son père – mon grand frère – dans la colonne de Lattre, il revenait souvent se dorer au soleil de notre véranda algéroise. Et voilà qu'il se souvient de sa grand-mère dont il a immortalisé sur la pellicule le regard perçant et l'injonction du doigt, et se rappelle, m'écrit-il, « cette table en retrait sous laquelle je me cachai une fois que Mémé y avait installé cette couverture bariolée tlemcénienne. Je l'entends toujours crier au feu en voyant de la fumée sortir de dessous la table. J'y fumais une cigarette, dérobée à l'oncle Lucien, tout blotti et toussant, au bord de l'asphyxie ; c'est ce qui fit s'approcher ma petite chérie et soulever un coin de la couverture. Je revois son visage et l'expression d'incrédulité qu'elle affichait en voyant son petit-fils caché, fumant, les yeux rouges et toussant. Cela a dû lui paraître tellement surréaliste qu'elle ne réagit pas ; elle tourna tout simplement les talons et se dirigea vers la cuisine. Son regard reste gravé dans ma mémoire, noir et incrédule, et la peur sur le moment. Mémé m'a toujours terriblement impressionné, ses yeux m'en sont témoins. Je n'ai jamais recommencé. Par crainte qu'elle me tue de ce regard qui m'avait transpercé et dont je continue à porter la marque indélébile. » Alors je rêve avec mon neveu qui, certaines

nuits, voit – oui, littéralement, il le voit – mon père s'asseoir près de son lit et lui tenir la main en grande tendresse, lui prodiguant ses caresses qu'il appelait des *fachouches*. Moi, c'est maman qui, dans ma nuit, ne cesse de me parler et de chanter en fredonnant des airs judéo-arabes, ses *kassidats* : sa favorite *Ana Gbrib*, « Je suis un étranger et personne ne prend soin de moi ». Claudy et moi, nous faisons revivre à nous deux nos anciens, en laissant filer, zigzaguant, notre imaginaire. Mes vieux, par son œil, par mon verbe, sont toujours vivants.

Et je débarque, tout aussitôt à cette aube tiède de cet automne 42, quand nos idées viraient au bleu, car la défense passive veillait au camouflage. M'sieur Kerdavid, le plus haut gradé de nos mutilés – nous qui habitons justement un « Foyer des Mutilés » –, car il était colonel, tout en ne saluant que de la main gauche à cause d'un bras droit laissé dans les tranchées, avait demandé au grand Pierrot, le fils de la concierge, de repeindre toutes les ampoules de l'immeuble avec de la peinture bleue. Tout était nuit sur Alger la blanche, et les aviateurs allemands ne pouvaient – *nichts sehen* – qu'y voir goutte. Pierrot, c'était celui qui, à cause de sa haute taille et de son esprit serviable (je ne dis pas servile), avait été chargé à l'école communale de la rue Daguerre de punaiser dans toutes les classes le portrait du Maréchal qui avait fait don de son corps à la France. C'est pour lui (pour le Maréchal pas pour Pierrot) qu'on chantait dans la cour de l'école au lever des couleurs et au garde-à-vous qu'on était bien là, voilà, devant le sauveur de la France. André Dassary, de sa belle voix de ténor basque, nous avait fait rentrer les paroles dans le crâne, et l'on jurait chaque matin de suivre ses pas (ceux de Pétain, pas les pas de Dassary). Mais papa, comme quelques autres mutilés, n'était plus sûr du tout que « le vainqueur de Verdun avait lutté sans cesse pour le salut commun » ; la rime n'était pas bien riche : *dun-mun* et il ne s'était pas foulé André Montagard (qu'on croirait descendu des Tagarins par la traverse) ; l'auteur

aurait pu trouver mieux, mais qui réclame d'un soudard un brin de culture ? Quant à la musique, entraînant à souhait, qui le nie ? Eh bien, il s'avère qu'elle était copiée d'une opérette, *La Margoton du bataillon*, de Casimir Oberfeld. Pour dire le vrai, cet Oberfeld n'avait rien à voir avec un *feld-marechal* car, comme beaucoup de Juifs, c'était un mauvais Allemand, au demeurant pur ashkénaze et fils de Łódź en Pologne, qui allait finir à Auschwitz et partir en fumée. Quelle tristesse ! Maman aimait à chanter son plus gros succès d'avant-guerre : « Les vieux pyjamas, c'est pour mon papa, les dessous troublants, c'est pour ma maman », interprété par Georges Milton, l'immortel acteur de *Bouboule Ier, roi des Nègres*, putain d'époque la belle époque ! Sans compter que ce chanteur, émule de Maurice Chevalier, nous avait légué, et toute l'Algérie lui en était reconnaissante, le tube absolu des méharistes : « C'est la fille du bédouin, qui revient de loin, et sa caravane... »<sup>[1]</sup>. Allons bon ! maréchal (je supprime d'autorité la majuscule), maréchal, nous voilà... En chômage technique, donc, depuis le débarquement des Alliés et la proclamation d'Alger comme capitale de la France libre, Pierrot avait donc trouvé là de quoi s'occuper, et troquer son surnom de maréchaliste pour celui de muraliste.

Voilà que, dans l'aube tiède et parfumée de cet automne 42, juste après le débarquement des Alliés dans le port d'Alger où, au-dessus des croiseurs, se balançaient ces gros ballons oblongs qu'on appelait des saucisses, et qui espionnaient le ciel avant toute descente en piqué des *stukas* – sifflement horrifiant –, ma sœur Estelle et moi, les deux petits, nous nous dirigeons vers l'Entraide Féminine Laïque, au n°7 de la rue Valentin, une grande salle qui deviendrait plus tard, dans la paix revenue, un dancing du dimanche. Pour l'heure, dans l'immense rez-de-chaussée en contrebas de la rue, on a dressé de grandes cuves fumantes : les Américains ont apporté du lait en poudre, et voilà que, mélangé à l'eau, on nous sert un magnifique bol de lait chaud que nous devons boire – plaisir mirifique ! – parce que la guerre nous a longtemps privés de lait (c'est pourquoi ma sœur et moi n'avons pas de très bonnes dents) et de l'indispensable calcium. Moi je suis le plus petit de la famille, il me manque quelques centimètres pour avoir la taille de mes

frères et de mon père. Mon frère Lucien, lui, était plus grand que moi parce qu'il avait tété plus tôt ; plus âgé de quelques années, il avait de solides dents blanches. Sauf qu'à la fin il faut toujours que le fil casse, et voilà quatre ans que Lulu est mort (le 16 novembre 2011).

Mais s'il est vrai qu'en cet automne 1942 l'œil noir ombrageait la cité, nous les enfants – Claudy et moi –, on s'en battait l'œil, et nos nuits étaient tellement mouvementées qu'on en rit encore. L'enfance est inconsciente, comme l'on sait, et surtout inconsciente du danger. À quel âge un enfant appréhende-t-il l'idée de la mort ? Vers sept ans, n'est-ce pas ? Et voilà, Claudy avait deux ans et moi à peine sept : nous étions innocents, joueurs et impayables, surtout le petit dernier de la famille. Tel était le schéma de chaque nuit pendant toute l'année qui suivit le débarquement des Alliés, avec tous ses avatars. On dînait tôt et vite au lit, tous calfeutrés et sans nulle lumière, les couvertures aveuglant les fenêtres. Alger était un océan de nuit. Alors commençait la ronde des frelons – les terribles chasseurs-bombardiers allemands qui piquaient du nez et soulageaient leur ventre en un affreux sifflement – et toute la famille se précipitait au sous-sol, dans l'immense cave aménagée qui abritaient les gens de l'immeuble et même le voisinage peuplé d'orgueilleuses et fragiles villas. S'il m'arrivait de poursuivre ma nuit en abandonnant ma tête dans le giron de ma mère, Claudy lui, dressé sur ses petites pattes, était à la fête : « Attention, criait-il, l'avion va venir, il descend, il siffle et... boum ! » Chaque explosion lui tirait des cris de joie, il battait des mains et se tenait le ventre devant nos voisins pénétrés d'angoisse, pétrifiés de peur, et maman qui serrait ma tête contre elle. Papa, lui, homme pieux entre tous, était monté sur la terrasse de l'immeuble, avec mon frère Lucien, qui était encore adolescent : il avait laissé son casque de guerre à son grand fils et lui restait en béret, ainsi qu'il était toujours à la maison (on ignorait la kippa, car chez nous tous les hommes étaient coiffés d'un béret) ; et que faisait-il, là-haut, papa ? À la clarté des projecteurs et des batteries de DCA qui étaient installées sur la terrasse d'en face, sur l'immeuble le plus haut du quartier, mon père lisait son *Tehilim*, inlassablement. Quelquefois, si le bombardement s'attardait, il pouvait lire jusqu'à vingt-six psaumes d'un trait et nous

étions protégés. Et nous fumes sauvés. Les bombes tombèrent toutes alentour, jamais sur notre immeuble. La seule nuit de panique fut l'explosion d'une bombe fumigène dans notre rue, qui emplit la cave d'une fumée étouffante ; et là, Claudy en perdit sa voix et son impertinence : une voisine prévenante, madame Corot, monta vite chercher une cuvette d'eau et des mouchoirs qu'elle trempait et distribuait à tout un chacun pour recouvrir son visage et respirer à travers : nul ne fut gazé. Plus tard, Claudy, décidément intenable, lorsque nous étions à table montait sur une chaise et nous mimait nos nuits folles, notre quotidien infernal, en retroussant ses lèvres pour bourdonner comme l'avion, et toujours il faisait « boum » dans un grand éclat de rire. Mais maintenant qu'il a vieilli – et moi donc – nous nous rappelons surtout l'immense sagesse de son grand-père, mon papa, qui, sans jamais se troubler ni faiblir, nous soutenait tout le temps par ses prières et ses bénédictions, lui qui, pas un matin, ne manqua de poser ses deux paumes sur notre tête, immanquablement coiffée du béret, pour réciter son *yebarekhekeba Hachem veyishmerekeba*, et il avait toujours ce geste touchant de recoiffer mes cheveux en les poussant sous le béret afin que sa bénédiction recouvre la totalité de ma tête. (Le poids de ses mains, bien qu'il soit mort depuis tant d'années, je le sens toujours sur ma tête, oui, je me suis toujours senti protégé par lui, tout comme Claudy, qui bavarde avec son grand-père dans la nuit et ses rêves, pareillement protégé et béni.)

Alors j'ai pensé à tout cela hier soir, alors qu'on commémorait, à la synagogue de Rennes, la libération du camp d'Auschwitz 71 ans après, et que je me remémorais cette époque, 1941 avec la menace de Vichy et ses listes de déportation de tous les Juifs d'Algérie, et cet automne 42

qui fit échouer ces plans meurtriers et nous évita le pire, au prix de ces bombardements allemands de chaque nuit d'où les prières de mon père nous délivrèrent. Et comme le conférencier du Mémorial de la Shoah, Philippe Boukara<sup>[2]</sup> achevait son exposé sur la Résistance juive aux temps de peste brune en soulignant ce qu'il appela « la Résistance spirituelle », c'est-à-dire la transmission de l'âme juive envers et contre tous et la préservation de notre identité contre vents et marées, la parole pieuse de mon papa flottait encore sur mon front – et celui de mon neveu – et du fond de ma mémoire montait *l'incipit*, la phrase du *Tebilim* par quoi tout a commencé : **הַאִישׁ-אֲשֶׁר** *Ashré Aïsh*, heureux l'homme... psaume premier qui s'achève sur : « l'Éternel protège la voie des justes »... Oui, vraiment, du plus petit au plus grand, du plus jeune au plus âgé, par le verbe toraïque – notre *Tanakh* –, par notre âme pieuse, fidèle et intensément juive, nous avons su résister : nous étions tous des résistants.

Albert Bensoussan

<sup>[1]</sup> Rendons à César la noblesse des paroles: « La fille du Bédouin suivait nuit et jour cette caravane / Elle connut tour à tour tous les autres Bédouins de la caravane / Et tous les chameliers et tous les âniers en firent leur Sultane ». Et voilà, la fille du bédouin c'était rien qu'une putain, comme toute cette putain d'époque.

<sup>[2]</sup> « L'idée largement répandue selon laquelle les Juifs seraient restés passifs face aux persécutions de la Shoah est une idée fausse. Il y a eu sur tout le continent européen une résistance juive multiforme : groupes armés spécifiques, réseaux de sauvetage, Résistance spirituelle... »